

POPULATION AND SOCIETAL OUTLOOK

POPULATION ET PROSPECTIVE

DEMOGRAFIE EN TOEKOMSTVERKENNING





# POPULATION AND SOCIETAL OUTLOOK

Agora Demography  
Brussels, October 26, 1983 - March 14, 1984

# POPULATION ET PROSPECTIVE

Agora Démographie  
Bruxelles, 26 octobre 1983 - 14 mars 1984

# DEMOGRAFIE EN TOEKOMSTVERKENNING

Agora Demografie  
Brussel, 26 oktober 1983 - 14 maart 1984

Serge FELD - Ron LESTHAEGHE (Ed.)



FONDATION ROI BAUDOIN  
Rue Brederode 21  
1000 Bruxelles

KONING BOUDEWIJNSTICHTING  
Brederodestraat 21  
1000 Brussel



# LA POPULATION BELGE A LA VEILLE DE LA TRANSITION DEMOGRAPHIQUE: ESSAI DE RE-INTERPRETATION

Etienne HELIN, Université de l'Etat à Liège.

Avant de commenter le rapport du Professeur Ph. Ariès, je tiens à lui exprimer la reconnaissance des historiens de ma génération. Son *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie* (1948) fut une révélation réservée, hélas, à un petit nombre. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les uns restaient mobilisés au service de croisades idéologiques, les autres se réfugiaient dans la micrographie. C'était nager à contre-courant que de substituer une typologie des terroirs aux stéréotypes nationaux, que de s'attacher à la pluralité des attitudes au lieu de confirmer le diktat des seuls facteurs économiques. En 1960, *L'Enfant et la vie familiale* a conquis d'emblée un public plus vaste que celui des amateurs d'histoire: sociologues et pédagogues n'ont pas été les moins enthousiastes. Le couplet d'une chanson, un ex-voto, un manuel scolaire, une page de mémoires, des fragments en apparence épars et prosaïques s'étaient mutuellement et s'ordonnaient en un édifice sans pareil où le folklore, l'histoire des mentalités, celle des institutions scolaires et familiales, remettaient en évidence le sens profond de la naissance, du mariage et de la mort; en somme, la trame de toute démographie. Nous concluerons ci-dessous sur ces nécessaires retrouvailles du quantitatif et du qualitatif.

En attendant, Ph. Ariès est à la source d'un flot de livres et d'articles dans lesquels psychologues, ethnologues, historiens tour à tour redécouvrent et remettent en question l'amour maternel, la solidarité du lignage, la reproduction des habitudes. Les démographes sont parties prenantes: la reconstitution de la descendance des couples leur permet non seulement d'affiner le calcul des taux, elle fait surtout comprendre à quel rythme se fondent, croissent puis disparaissent des familles de nobles ou de paysans, de boutiquiers ou de houilleurs.

En soulevant le problème des attitudes en face de la Nature, Ph. Ariès invite les démographes à jeter un pont entre la stricte ordonnance de tableaux un tantinet désincarnés et le bouillonnement d'inquiétudes diffuses que propagent les écologistes. Dans la mesure où les gens s'efforcent de planifier le cycle vital de leurs familles, ils n'y parviennent qu'à force de manipulations, de dressages, de mises en coupe réglée.

Il y a là un immense champ ouvert aux investigations. Les historiens commencent à peine à se rendre à quelques évidences: l'animisme a imprégné la culture populaire jusqu'à la révolution industrielle, tandis que la croyance en une Nature impersonnelle, distante, asservie à des lois neutres, ne s'est répandue qu'avec les Lumières. Bornons-nous à signaler l'une ou l'autre direction de recherches. En ce qui concerne la manipulation du corps: si des opérations exceptionnelles (cicatrices, séances de dissection) ne sont le fait que d'une élite de sommités chirurgicales; si la saignée, au contraire, est trop banale pour revêtir un sens, la césarienne implique bien une intrusion qui contrarie la fatalité naturelle.

La lutte contre la vermine et contre quelques pollutions, tantôt imaginaires (les miasmes que dégageraient les cimetières) tantôt réelles (fumées, ..., déchets

d'abattoirs) est encore trop épisodique pour avoir une incidence sur la morbidité. L'essentiel est ailleurs; il consiste dans un réaménagement de l'espace. Sous ce rapport, les défrichements et les polders sont déjà autant de conquêtes. La ville surtout prend le contrepied de la Nature: tout y est artifice, c'est-à-dire œuvre de l'homme. Canaux, fossés ou rivières enserrées par des quais; rues et ponts qui orientent la circulation ou murailles qui abritent et isolent; entassement des maisons qui élèvent la densité (propice aux épidémies) mais où portes et chambres favorisent la vie privée (facteur d'individualisme). Or la Belgique est, depuis le moyen âge, un pays de villes. Pareille urbanisation, avec ce qu'elle implique d'adaptation créatrice à un environnement factice, ne devrait jamais être perdu de vue. Il est outrancier de ne voir dans la société traditionnelle que petites communautés villageoises enracinées dans un terroir et livrées à leurs propres ressources improvisées sitôt qu'il s'agit d'endurer la faim, la peste, l'envahisseur. C'est justement pour résister à ces fléaux élémentaires qu'il a fallu inventer dans les villes d'abord, dans les Etats ensuite, une foule de contraintes.

Dans un même respect des nuances, on hésite à emboîter le pas aux philosophes des Lumières et à bien des économistes du XIXe siècle, lorsqu'ils amalgament travail des champs, ressources naturelles, monde rural, société féodale. On en est mieux conscient à présent: la pré-industrialisation a non seulement précédé mais rendu possible la révolution industrielle. Par centaines, les ateliers familiaux s'étaient multipliés à la campagne. La diversification des ressources va de pair avec l'exportation au loin des produits manufacturés et, en corollaire, l'extension des aires d'approvisionnement est un fait acquis à partir du XVIIe s. Les schémas malthusiens se compliquent pour peu que les courants d'échange bousculent les fatalités qui fixent un calendrier aux rendements décroissants et assignent des limites à la croissance. On le verra ci-dessous, la Belgique du XIXe siècle inflige un cuisant démenti au pessimisme des démographes.

S'il n'en reste pas moins que la pensée de Malthus inspire toute exploration des dialectiques qui s'instaurent entre bouches à nourrir et ressources, d'emblée, en évoquant deux paysans du XVIIIe siècle, un Chinois et un Européen, M. Richard Smith pose la pluralité et la relativité des modèles lorsqu'ils prétendent rendre compte de l'équilibre entre le nombre des hommes et leur subsistance, à défaut de leur aisance. Une telle démarche illustre à merveille l'apport des historiens: en introduisant le changement, le contingent voire l'aléatoire, ils obligent les théoriciens à sortir du cercle où les enfermement des systèmes que leur inertie maintient dans l'intemporel.

Impossible, à ce moment, d'isoler les résultats obtenus par M. Richard Smith de l'œuvre entière du Cambridge Group, animé par M. Peter Laslett; inutile, à propos de ce dernier, de rappeler le parti qu'il a tiré de comparaisons rigoureuses à travers l'Europe et l'Asie. Vingt ans de travail tenace et de rigueur méthodologique ont abouti à *The Population History of England*, par R.S. Schofield et E.A. Wrigley, l'œuvre qui à la fois couronne des dizaines d'enquêtes et donne un nouvel essor à la démographie. L'exposé de M. Richard Smith en offre aussitôt un exemple. Avec lui aussi, statistique, économie, histoire comparée du développement se rejoignent et se concertent avec tant d'aisance que l'on en vient à oublier les aveugles cloisons édifiées au cours d'un siècle de spécialisation à outrance. Et puisqu'il est à nouveau question de synthèse, remercions la Fondation Roi Baudouin qui a pris l'initiative de nous réunir. La cure d'austérité imposée aux

universitaires, risque de dégénérer en atrophie intellectuelle, faute de contact avec les praticiens des disciplines voisines. Les historiens, en particulier ont beaucoup à apprendre d'une confrontation avec les hommes d'action ancrés dans le présent et les futurologues projetés dans leurs perspectives.

Chaque génération a sa manière d'interroger le passé. Aux historiens incombe la tâche de le rendre intelligible, ce qui ne veut pas dire aimable ou exemplaire. La réalité est foisonnante; ne la mutilons pas avec les stéréotypes et les idéologies du XXe siècle finissant. En peu de pages, il faudra toutefois se contenter de tracer quelques pistes grâce auxquelles le lecteur ira replacer, dans le contexte belge, les conclusions magistralement dégagées par MM. Ph. Ariès et R. Smith. Adoptons l'itinéraire suivant.

Après quelques mots sur les possibilités d'unifier (§ I) un savoir en miettes (§ II), nous partons d'un paradoxe: les perspectives catastrophiques qu'entrevoient les meilleurs esprits du Siècle des Lumières se métamorphosent, aux XIXe et XXe siècles, en une croissance sans précédent (§ III). Cela se déroule dans un cadre territorial exigu mais éclaté en mouvances variées (§ IV). L'espace social est encore plus complexe, ce qui est un excellent atout dans une partie où les règles du jeu changent sans cesse (§ V). Mais c'est la dimension favorite des historiens, le Temps, envisagé dans son action à très long terme (§ VI), qui procurera quelques-unes des clefs qui aideront à pénétrer au cœur des problèmes que nous voudrions évoquer en guise de conclusion (§ VII).

## I. UNE OU PLUSIEURS POPULATIONS ?

Marc Bloch qui, avec Henri Pirenne, reste un des historiens dont la pensée a marqué notre siècle, rappelait: "La première question qui se pose au départ n'est pas 'Que savons-nous?' mais 'Comment pouvons-nous savoir?'"

En Belgique, si l'on se propose de scruter l'évolution démographique, on trouvera par dizaines des monographies de villages, une foule d'études sur telle épidémie, sur le pourcentage des étrangers dans tel secteur industriel. Les bonnes synthèses se comptent sur les doigts d'une main. Pour ma part, abordant la population liégeoise du XVIIIe siècle en partant des seuls documents de base, les rôles fiscaux dressés dans chacune des 33 paroisses, je suis d'abord tombé sur un cas de population aisée et stationnaire; quelques rues plus loin on constatait une baisse; dans les faubourgs, au contraire, la misère n'empêchait pas un vigoureux essor.

Longtemps j'ai accepté ces différences comme irréductibles. Puisque la société ancienne est fragmentée en microcosmes, qui se comportent d'ailleurs en isolats, puisque le quotidien vécu par nos ancêtres se déroule dans un village, une bourgade, un quartier, de quel droit irions-nous effacer leur esprit de clocher et lui substituer les classes, les masses et les foules où nous baignons en ce XXe siècle finissant ?

En fait et trop longtemps, l'arbre a empêché de voir la forêt. Si tant d'exemples français et anglais, invoqués par MM. Ph. Ariès et R. Smith, ont paru aussitôt familiers, c'est que s'impose l'évidence d'une évolution tout à fait générale, propre à l'Europe du Nord-Ouest et qui finit par emporter les particularismes de nos

lignées familiales, le repli sur soi de nos villages, les privilèges revendiqués par nos corporations. Puisque nous voici partie intégrante d'un vaste ensemble, puisque l'Europe démographique est devenue une réalité bien avant l'Europe politique, pourquoi ne pas adopter telles quelles les conclusions de nos amis anglais et français ? Ils se fondent, de surcroît, sur une littérature populaire, un folklore, des correspondances, des autobiographies et des enquêtes sociales de grande envergure. Tout cela fait cruellement défaut en Belgique où nous ne sommes pas encore en mesure de réussir l'indispensable jonction entre histoire des mentalités et évolution des comportements démographiques. Sans entrer dans le détail de travaux en cours, on a de bonnes raisons de croire malgré tout que l'effort des démographes belges n'est ni anecdotique ni tardif. Nos dénombrements sous l'Ancien Régime, nos registres de population depuis Quetelet (1846), sont autant de filons qui commencent à peine à livrer leurs richesses et les collègues américains ne sont plus les seuls à les exploiter. La reconstitution de milliers de familles éclaire d'un jour nouveau le cycle de vie des ménages et une transition démographique qui s'étale sur près de deux siècles (vers 1780 - vers 1964).

## II. ANALYSES, MODELES, HYPOTHESES

Inutile de discuter ici même le concept de transition démographique: M. Massimo Livi-bacci vient de le redéfinir dans un exposé où la rigueur de la synthèse se conjugue avec la prudence critique qui est de mise là où les recherches se ramifient en plusieurs directions. Tel est bien en effet, le souci majeur depuis qu'en 1973, M. Ansley-J. Coale a montré que, sous peine de rester dans des généralités inconsistantes, on devait parler de transitions démographiques, au pluriel. Sans prétendre détailler les progrès accomplis depuis 10 ans, on se contentera de jalonner trois étapes.

1° Les historiens ont d'abord corroboré, par une foule de monographies, la définition classique de la transition: passage d'un régime de natalité exubérante (taux brut fluctuant autour de 40‰) et de mortalité dévastatrice (de 30 à 50‰) aboutissant, au prix d'un gaspillage de jeunes vies, à une progression souvent remise en cause à un régime de parcimonieuse natalité (15,7‰ en 1964 en Wallonie) et de basse mortalité (13,5‰) dans lequel le remplacement des générations ne serait même plus assuré sans l'apport des immigrés.

Dès les premiers pas de la démographie historique, ses spécialistes ont insisté sur les chocs brutaux qui font de la conjoncture des sociétés traditionnelles une suite de crises. De là, cet impératif de la survie, cette hantise de la mort, cette vanité des prévisions qui est aux antipodes de nos mentalités actuelles rassasiées, assurées et prévoyantes.

2° Actuellement, les chercheurs s'efforcent de mieux fixer la chronologie des variables démographiques (mortalité adulte et infantile, fécondité, âge au mariage) et socio-culturelles (industrialisation, instruction, pratique religieuse, modernisation) dont les décalages dans le temps, et surtout l'accélération selon les régions et les strates sociales, doivent être mesurés et dosés.



3° D'ores et déjà la mobilité sous toutes ses formes (migrations et urbanisation, reconversions économiques, mutations et capillarité sociales) apparaît comme une composante décisive de la transition en Europe occidentale.

Presque tout reste à faire mais, en Belgique, on n'en est plus au stade des vœux platoniques. Deux **méthodes d'analyse** sont menées de front.

1° Reconstitution de la population belge antérieure aux recensements scientifiques (milieu du XVIIe-1846). La voie vient d'être frayée par E.A. Wrigley et R.S. Schofield, *The Population History of England, 1541-1871*, XVI-780p., 1981, dont on a déjà salué l'importance. Si l'on n'ambitionne pas d'atteindre l'ampleur d'un tel monument, on espère bien tirer un parti original des dénombrements belges dont la précision et la fréquence invitent à exploiter la méthode des *back-projections*. Les premiers comptages, effectués dans un échantillon de paroisses brabançonnaises, débutent sous la direction des professeurs Cl. Bruneel, M. Dorban et Fr. Daelemans. On en attend une vue d'ensemble du régime démographique de la société traditionnelle, sans renoncer aux nuances régionales ni aux contrastes entre l'archaïsme de certaines campagnes et la modernité des centres manufacturiers.

2° La méthode de reconstitution de la descendance des couples s'avère plus rentable, en Belgique, pour analyser la première période de la transition (fin XVIIIe-milieu du XIXe s.). Elle a fait ses preuves en Flandre et dans la Basse Meuse liégeoise. Si différents que soient ces deux contextes, la démarche est semblable: les coordonnées sociales d'une population — riches/pauvres, ouvriers/paysans, manuels/intellectuels — sont privilégiées par rapport aux circonscriptions administratives (paroisses, communes, arrondissements) qui jusqu'à présent étaient retenues comme cadres définissant une population.

En dépit du recours, désormais réussi, aux traitements informatiques, l'inconvénient de telles analyses est d'absorber plusieurs années, ce qui les met hors de portée du commun des étudiants ou des chercheurs isolés. N'y aurait-il pas moyen d'emprunter un raccourci familier aux économètres et aux sociologues: la **modélisation** ?

Le modèle homéostatique, proposé par E.A. Wrigley dès 1969, suffit à rendre compte de la faible croissance antérieure au milieu du XVIIIe siècle. Dans la suite, il faudrait construire un modèle transformationnel et, si l'on invoque à nouveau E.A. Wrigley et son modèle de croissance continue, il faut aussitôt y reconnaître le rôle exceptionnel de Londres comme pôle de développement. Alors que toute l'Angleterre du XVIIIe siècle est entraînée dans l'irrésistible ascension de sa capitale, l'espace belge, lui, reste morcelé en aires d'attraction étroitement confinées et il s'en faut de beaucoup que toutes ses villes y progressent du même pas. Bruxelles doit sa croissance à des fonctions tertiaires; Gand et Verviers à l'industrie textile. Au contraire, Bruges, Liège, la plupart des villes mosanes stagnent et des études récentes sur Genève et Rouen ont montré les contrastes et les tensions que cache la façade de tels équilibres.

Les objections qui s'élèvent à l'encontre d'un modèle simple qui rendra intelligible la complexité de la croissance, valent aussi à l'encontre de modèles de mortalité et de fécondité. Ces derniers devraient expliquer pourquoi les pratiques contraceptives, connues et adoptées dans les milieux les plus fortunés, c'est à dire les plus restreints, ne se sont pas diffusées avant le milieu de XIXe siècle: rien

n'est plus réfractaire à l'investigation que l'inertie. Les modèles de mortalité devraient expliquer l'espacement des crises et l'atténuation de leur léthalité.

Bref, les modèles interviendront sans doute pour couronner l'édifice des analyses; jusqu'à présent, ils ne court-circuitent pas la nécessaire collecte des données. Il n'est pas interdit néanmoins de formuler quelques-unes des **hypothèses** qui sous-tendent la recherche actuelle.

Les premières gravitent encore autour du débat inauguré par Malthus. La hausse des années 1740-1794 n'a pu se soutenir sans une augmentation des ressources alimentaires. A partir de ce constat, les scénarios divergent. La Flandre, selon M. Chris Vandembroeke, n'a pu maintenir le parallélisme des deux croissances; afin d'écraser les prix à un niveau susceptible de résister à la concurrence étrangère, paysans et ouvriers, hommes et femmes, enfants et vieillards ont du travailler de plus en plus et pour des salaires de famine: processus de paupérisation et de déchéance, bien antérieur à la transition et qui fait sentir ses conséquences durant tout le XIXe siècle. Dans certaines régions wallonnes (Entre Vesdre et Meuse, vallée de la Sambre, Bas-Luxembourg; les études actuelles ne suffisent pas encore à esquisser un panorama d'ensemble) la proto-industrialisation accélère l'exploitation de richesses minérales (houille, fer, verre, alun) et permet aux chefs d'entreprise de tirer de l'argent des échanges internationaux. Les stigmates du paupérisme n'en sont pas pour autant effacés et le problème d'une paupérisation, relative ou absolue, reste entier. Mais on doit tenir pour acquis que la transition s'est amorcée imperceptiblement. L'industrialisation à l'anglaise (machines à vapeur, rails, hauts fourneaux, apports massifs de capitaux) n'a pas été l'unique détonateur et la conjoncture économique — sans être indifférente — n'est plus seule en cause. En somme, la transition fait penser à ces fleuves puissants mais dont les explorateurs ne localisent pas la source parce qu'une multitude de minuscules filets d'eau mettent du temps à se rejoindre.

Pas de commencement absolu donc, dans un tel processus; pas de trajectoire rectiligne non plus. Bien des interprétations s'affrontent à propos

a) de traits archaïques qui subsistent en pleine transition: remontée de la fécondité dans le troisième quart du XIXe siècle; incursions répétées du choléra; disparités régionales dans les niveaux de fécondité et de mortalité infantile, persistant jusqu'à la deuxième guerre mondiale;

b) de l'apparition de signes avant-coureurs dès le XVIIIe siècle. Le brassage social que favorisent les villes y disloque les cloisons des marchés matrimoniaux tandis que la hausse séculaire de l'illégitimité (à partir de 1760-1770) et la fréquence des conceptions anté-nuptiales (jusqu'à 44% chez les ouvriers de Wasmes, en 1791-1849) montrent l'affaiblissement des tabous qui faisaient du mariage tardif le plus efficace des freins auto-régulateurs.

Il s'agit d'expliquer enfin la diffusion des comportements malthusiens. Une toute récente analyse, menée dans les 375 communes des Pays-Bas, fait ressortir les ressources de l'analyse multivariée (6 batteries de variables) et confirme l'importance causale de facteurs régionalement localisés, du moins durant la période centrale de la transition (1850-1890). On voit mal comment des analyses fondées sur la reconstitution des familles viendraient fissurer un aussi solide édifice. Elles peuvent cependant en sonder les fondations en remontant avant 1850. Elles peuvent aussi parachever l'enquête en milieu citadin, qui est le type même du cadre géographique englobant plusieurs milieux sociaux.

Ces lieux de confrontation des différences sont les vecteurs de la modernité; la capillarité sociale y joue en tous sens et le cycle de vie de chaque ménage en garde les traces.

### III. PARADOXES D'UNE CONJONCTURE MALTHUSIENNE

Vers 1780, personne ne pressent l'évolution qui s'amorce en Europe et qui se propage, sous nos yeux, à travers le monde. Les signes avant-coureurs sont discrets: entre 1760 et 1789, moindre ampleur des fluctuations saisonnières, léger décrochement du taux de mortalité adulte.

Que ce soit dans la plantureuse Hesbaye ou dans la dure Ardenne, bien des villages voient doubler leur population entre 1760 et 1846. Or il n'y a ni progrès technique, ni emblavure. Le régime français, atténué les charges des paysans en supprimant la dîme. Mais cet allègement est plus que compensé par une fiscalité efficace et le fardeau du service militaire obligatoire. La crise de 1794-95, le blocus, l'appauvrissement général entraînant la perte de milliers d'emplois, l'exode des citadins. Si l'on a échappé à la famine, c'est probablement grâce à la consommation accrue de pommes de terre et à la diffusion des industries à domicile. La prospérité de gros fermiers, celle des acquéreurs de biens nationaux, celle de quelques fabricants ne doivent pas faire oublier les travaux forcés imposés aux petits propriétaires victimes de la loi des rendements décroissants, le chômage et la misère des salariés, le dénuement des hôpitaux et la désertion des écoles.

Significatif aussi, le désarroi des meilleurs esprits du temps. A Liège, en 1774, le bourgmestre de Heusy (par ailleurs propagateur des Lumières et expert en finances publiques) rêve de faire défricher les landes et les bruyères. A Bruxelles, en 1781, l'abbé Mann préconise le morcellement des grandes propriétés afin d'intensifier les cultures vivrières. Les préfets s'acharnent à remettre les mendiants au travail et stigmatisent en paroles l'égoïsme des célibataires tandis que, sous le régime hollando-belge, on créera deux colonies modèles réservées aux indigents. De tels remèdes font aujourd'hui sourire. Ils attestent toutefois une attitude fondamentale: la croyance (que je qualifierais volontiers d'aveugle) au Progrès. Il fallait la foi qui soulève les montagnes pour ne pas se résigner à l'inéluctable: de plus en plus de bouches à nourrir avec des ressources stagnantes ou menacées; aucune réserve pour faire face à la disette, aucune science pour arrêter une épidémie ni pour améliorer les rendements. C'est tout à l'honneur d'une poignée d'hommes d'Etat, de fonctionnaires, de philanthropes, de médecins, de ne pas avoir laissé tomber les bras. Ils ne se sont pas abandonnés au fatalisme qui assimile la loi des plus forts au sens de l'histoire.

S'ils n'ont jamais conçu une véritable politique démographique, par contre, l'instruction primaire, les premières maternités, les campagnes de vaccination, la lutte contre le monopole des usuriers, la notion des services publics qui incombent aux pouvoirs, tout cela petit à petit, ils l'ont fait entrer dans les mœurs. Loin de moi la naïveté de croire que de tels palliatifs ont altéré le cours de la transition démographique. Le progrès technique et la révolution industrielle, en multipliant les ressources, ont été décisifs. Mais, en Belgique, une modernisation lente et,

par le fait même, compatible avec la capillarité sociale d'un pays cloisonné en petits terroirs, a empêché que les bienfaits de l'industrialisation demeurent accaparés au profit d'une oligarchie.

A long terme, les faits infligent un complet démenti au sombre pronostic malthusien. En deux siècles, avec près de 10 millions d'habitants, la population belge a triplé; l'espérance de vie à la naissance qui oscillait autour de 35 ans, dépasse à présent 70 ans. Il n'en faut pas davantage pour réfuter les croyances en une paupérisation générale et en une moindre résistance d'organismes qui seraient victimes d'un environnement devenu plus hostile.

Au passage, on incline aussi à remettre en cause l'analogie facile entre notre situation au début de la transition démographique et celle des pays en voie de développement. Ici, pas d'explosion démographique ni de ville géante. L'évolution s'est accomplie en près de deux siècles, c'est-à-dire que 6 à 7 générations ont dû se répartir la somme d'efforts d'adaptation et de souffrances inhérentes à l'accouchement d'un monde nouveau. En histoire, le rythme auquel un changement est imposé importe au moins autant que sa charge d'innovations.

#### IV. LA FRONTIERE COMME LIMITE TRANSGRESSEE, L'URBANISATION COMME DEPASSEMENT, LES AIRES DE DECISION COMME ENCHEVETREMENT

La Belgique: petit pays mais densément peuplé, champ de bataille de l'Europe mais carrefour d'idées. Abrégeons ces truismes, pour nous en tenir à quelques corollaires, utilisables par le démographe.

Nulle part la frontière n'est loin (2 à 3 journées de marche), nulle part elle n'est une barrière naturelle infranchissable. L'étranger est perçu à la fois comme un envahisseur potentiel et comme un proche voisin; comme un client et comme un gêneur qui oblige à bousculer les vieilles habitudes. Jusqu'à la première guerre mondiale, la plupart des étrangers avaient des traits socio-économiques et culturels semblables à ceux des Belges migrants internes.

Remontons à une époque où les transports en commun n'avaient pas encore rendu l'espace aussi plastique qu'à présent. Au moyen âge, les pays entre Seine et Rhin sont, avec le Nord de l'Italie, le théâtre de la renaissance des villes et de l'autonomie communale, ce qui va de pair avec la genèse d'une classe nouvelle: la bourgeoisie. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la Flandre, le Brabant, la Hollande *sensu stricto* sont les régions les plus urbanisées du monde entier.

On a cru mesurer ce degré d'urbanisation en calculant la proportion d'habitants qui vivent dans des agglomérations de plus de 2000, 5000 voire 20000 personnes. De nos jours, la barre est placée plus haut: cent mille, un ou dix millions d'habitants. Le procédé est commode pour les comparaisons internationales contemporaines, c'est à dire dans un monde en voie d'uniformisation. Que vaut-il au XVIII<sup>e</sup> siècle ?

En adoptant le niveau 5000, on fait certes ressortir un de ces contrastes dont la Belgique d'avant la transition est coutumière: la région au Sud-Est du sillon Sambre et Meuse n'a qu'une ville (Luxembourg: environ 8000 hab. avant 1800), tandis que la seule Flandre en compte au moins une douzaine. La géographie du peu-

plement attire ainsi l'attention sur des différences de masses, de densité et de hiérarchies citadines: elles sont loin d'être effacées, même après deux siècles de bouleversements. Des considérations autres que quantitatives n'en sont pas pour autant hors de propos.

1° En ce qui concerne le type des agglomérations tout d'abord. En Belgique, la proto-industrialisation n'est pas la baguette magique qui fait d'un modeste village un autre Manchester. Cependant, le long de la Vesdre entre Eupen et Ensival, autour de Liège et dans les vallées de l'Ourthe inférieure et de la Meuse, en bordure de la Sambre carolorégienne, dans le Borinage, en aval de Habay-la-Neuve, ateliers familiaux, manufactures, forges ou charbonnages s'agglutinent en tel nombre, qu'ils préfigurent en petit les agglomérations industrielles du siècle suivant. Mais leur territoire est découpé si étroitement qu'aucune bourgade (à l'exception de Verviers) ne regroupe encore le nombre d'habitants qui inciterait à la hisser au niveau d'une ville. La densité de l'habitat et l'apparition d'un environnement social nouveau vident de sens la communauté villageoise traditionnelle sans, pour autant, lui conférer le statut d'une ville.

2° Quant aux fonctions de la famille, on commence à entrevoir leur altération. La proto-industrialisation multiplie ouvriers et journaliers: à Herstal, par exemple, dès 1812, ils sont dix fois plus nombreux que les agriculteurs. Là où le salaire est une ressource plus répandue que la terre à cultiver, les relations entre générations changent. Les contraintes coutumières qui scellent la communauté villageoise, les limites au droit de propriété, les échanges de services et de protections entre membres d'une famille étendue, les modes de dévolution des patrimoines sont moins strictement réglés une fois que l'argent se propage partout et devient l'étalon de toutes les valeurs.

Dans la diffusion des habitudes de calcul et donc de prévoyance, la proto-industrialisation a joué dans le même sens que la renaissance du commerce, des villes-marchés et de l'économie monétaire: ferment d'individualisme et prime au changement. La transition démographique est bien davantage qu'une croissance des effectifs et un déséquilibre de taux; elle implique l'invention de comportements nouveaux, donc une mentalité. Les bourgades ouvrières, les faubourgs de houilleurs, les premiers logements à bon marché construits à deux pas des fabriques textiles, avec leur population mêlée et instable, sont autant de creusets où se fondent les continuités et les ruptures. Dans un tel contexte, l'urbanisation n'est pas la seule affaire des quelques villes qui atteignent le chiffre fatidique de 100.000 habitants.

Au XIXe siècle, les réactions en chaîne que déclenche la révolution industrielle continuent à agglomérer entre Valenciennes et Aix-la-Chapelle un chapelet de bassins industriels. S'y entasse une classe sociale de plus en plus nombreuse: le prolétariat. Nos pays noirs rejoignent à l'Est ceux de la Rhénanie, à l'Ouest le "croissant fertile français" (de Belfort à la plaine de Caen, en passant par la Lorraine et le Nord-Pas de Calais).

Ici non plus, les frontières politiques ne jouent pas un rôle décisif. Interrogeons-nous à nouveau sur la signification du découpage de l'espace par les démographes. Ceux-ci, classiquement, définissent une population par le territoire qu'elle occupe. Pareille démarche les rend tributaires des circonscriptions administratives, ce qui aboutit à des résultats discutables dans le cas de la plupart des arrondissements et de bien des communes arbitrairement fusionnées depuis 1977.

La collecte des données démographiques est confiée à des fonctionnaires qui n'ont pas à remettre en cause le gabarit invariable créé par l'Etat centralisé. On ne peut qu'être frappé, dans les exposés de MM. Ph. Ariès et R. Smith, de l'inexistence des pouvoirs publics. Tout se passe comme si les populations antérieures à la transition avaient assuré leur reproduction contre vents et marées, dans une sereine indifférence à l'égard des grands souverains et des tyrans de village, des victoires militaires et des désastres politiques.

L'expérience belge confirme ce rôle effacé voire inopérant de l'Etat et les convictions populationnistes de rares gouvernants autrichiens ou liégeois n'y changent rien. Reste à savoir si, indirectement et plus tard, quand s'amorce la transition démographique, d'autres mesures n'ont pu avoir un impact sur la population. On pense aussitôt à l'action des communes, plus précoce et mieux adaptée que celle du gouvernement central: filtrage des étrangers, contrôles sanitaires par la police, multiplication d'écoles accessibles aux pauvres, ouverture de maternités. Ignorant comment se propage le bacille du choléra, découvert par Koch en 1883, les autorités municipales ont échoué dans leur lutte pour endiguer les épidémies de 1832, 1848, 1854, 1859 et 1866: toutefois elles ont assuré la distribution de l'eau et détruit des milliers de taudis. Auparavant les préfectures puis les gouvernements provinciaux avaient généralisé la vaccination gratuite. L'Etat central réglemente les conditions de production et de consommation: travail des femmes et des enfants, vente de l'alcool, fiscalité indirecte qui pénalise les familles nombreuses. De la sorte, sans politique explicite, les pouvoirs finissent par modifier l'environnement démographique.

Par ailleurs, avec notre mentalité laïcisée, nous risquons de perdre de vue un autre Pouvoir, celui de l'Eglise romaine, supranationale par définition et qui, entre les Conciles de Trente (1545) et de Vatican II (1962) n'assouplit guère sa doctrine en matière de procréation, de mariage, d'éducation des enfants. L'orthodoxie dominante s'exprime de manière identique dans le discours théologique avant et pendant la transition. En Belgique en outre, au XIXe siècle, un clergé plus instruit, plus militant voire intransigeant, fait pénétrer un enseignement qui tend à maintenir une fécondité élevée dans les milieux catholiques pratiquants. M. Ph. Ariès vient de montrer les fluctuations des attitudes à l'égard de la Nature. On doit en tenir compte *mutatis mutandis* du surnaturel, de la perception d'un autre espace, de l'Au-delà. Les "dialogues pour l'avenir", examinent l'opportunité d'une politique de population. Quelques traits qui viennent d'être mis en relief en forment le contexte: perméabilité des frontières, migrations, étagement des centres où se prennent des décisions: commune, province, région, pays, communauté européenne, chrétienté...

## V. DIMENSIONS DE L'ESPACE SOCIAL BELGE

En évoquant l'emprise d'une Eglise, nous quittons déjà la notion de territoire au sens géographique du terme. Plus exactement, nous admettons qu'un espace est perçu à travers un prisme qui lui donne une coloration sociale. Par exemple, à l'intérieur de notre pays de catholicisme jadis dominant, le sermon du curé sera écouté différemment selon qu'il tombe dans des oreilles flamandes ou wallonnes.

Au siècle dernier, la différence était plus accentuée aussi entre hommes et femmes, gens instruits et analphabètes, fermiers cossus et journaliers acceptant n'importe quel travail, houilleurs presque toujours assurés de salaires élevés et armuriers souvent victimes de la conjoncture, ce qui ne les empêchait pas de se considérer comme de petits patrons. Autant de catégories, autant de clivages à l'intérieur de la société belge. Des recherches en cours montrent que cette société fragmentée presque à l'infini n'adopte pas les mêmes attitudes devant la vie. La baisse de la natalité de 32 à 21% mesurée à l'échelon national, est patente de 1876 à 1914. Or M. Chris. Vandebroecke suppose qu'un siècle auparavant déjà, les Gantois les plus fortunés limitent leur descendance. Vers le milieu du XIXe siècle, les armuriers adoptent aussi des comportements malthusiens alors que, dans les mêmes faubourgs, les houilleurs restent fidèles aux habitudes des campagnes dont ils proviennent.

Durant une période où l'inégalité devant la Mort est criante, il faudrait tenir compte des pauvres. Leur mobilité est telle que longtemps on a échoué dans les reconstitutions de famille. Au prix de laborieux dépouillements (descendance de 502 couples d'indigents hutois) et grâce à une ingénieuse application du *package SAS*, une série de paramètres viennent cependant d'être exactement calculés: taux de fécondité légitime en fonction de l'âge de la mère et de la durée du mariage, naissances et conceptions pré-nuptiales, intervalles inter- et protogénésiques, descendance finale. Une première surprise: la plus ancienne cohorte observée, celle des femmes mariées entre 1813 et 1840, pratique déjà la limitation des naissances. La transition se manifeste chez les gens les plus démunis, avant l'atténuation de leur misère. Les indigents ne constituent donc pas une sorte de conservatoire des habitudes d'imprévoyance que l'on prête à la masse de la population condamnée à une existence précaire par les chocs conjoncturels d'une économie pré-industrielle. Par ailleurs, la population hutoise dans son ensemble est précocement engagée dans la transition: l'indice de fécondité légitime ( $Ig = 69$ ) est descendu dès 1856 à un niveau qui ne sera atteint dans la province de Brabant qu'entre 1880 et 1890. Le contexte local — en l'occurrence, celui d'une petite ville où quelques secteurs industriels sont momentanément prospères et favorisent une bonne organisation de la bienfaisance publique — incite à relativiser ces premières découvertes, si encourageantes soient-elles en vue d'une démographie sociale. Après les plus pauvres, les milieux les plus fortunés et les plus instruits sont en passe d'être explorés.

A défaut de certitudes définitives, contentons-nous d'une impression provisoire. Si l'on compare la Belgique avec les deux pays les mieux étudiés par les démographes au cours des dernières années, à savoir l'Angleterre et les Pays-Bas du Nord avant la transition, ces puissances maritimes font figure de riches. L'accumulation de capital profite aux fondations. La proportion de pauvres effectivement assistés (orphelins, invalides, vieillards) y est plus élevée. Plus précocement que chez nous, les transferts sociaux sont venus atténuer l'inégalité.

Les transformations de la famille induites par la proto-industrialisation affectent aussi les relations et les transferts entre générations. Dans les ménages vivant du travail à domicile (cloutiers, armuriers, tisserands) le recours à des ouvriers ou apprentis, hébergés sous le même toit, est de pratique courante. Petits et grands ménages coexistent dans le même village. La mobilité des jeunes célibataires

(garçons dans les ateliers, filles dans les fermes) a facilité l'adaptation aux fluctuations saisonnières et conjoncturelles.

## VI. L'EVOLUTION A LONG TERME

Pareille perspective privilégie les continuités par rapport aux accidents de la conjoncture. Il est exact qu'avant et pendant la transition démographique, la population belge n'a cessé de croître. Mais elle ne l'a fait ni partout en même temps, ni à la suite d'un constant excédent du solde naturel et du solde migratoire. Sans doute aussi les différentes couches sociales n'y ont-elles pas également contribué. Distorsions analogues dans le domaine économique: l'enrichissement global, la hausse du niveau de vie ne peuvent faire oublier des crises sectorielles tragiques: 1846 dans les Flandres, 1880 et sv. néfaste à l'agriculture. L'histoire industrielle d'avant 1914 est celle d'incessantes et douloureuses reconversions: meurent en cours de route le tissage dans les campagnes, la clouterie, l'armurerie à domicile, les alunières, les tanneries...

Ces changements interviennent sans le "ballon d'oxygène" du crédit en provenance du secteur public, sans l'édifice tutélaire de la Sécurité Sociale pour les salariés. Ils n'ont provoqué ni un exode massif comme en Irlande, ni une explosion sociale comme dans la Russie des tsars. Comment expliquer cette aptitude des sociétés traditionnelles à surmonter les crises c'est-à-dire à faire face à des périls nouveaux, sinon par leur endurance et leur promptitude à réagir?

Dans une économie où le crédit est chichement distribué — on ne prête qu'aux riches! — où l'épargne et les réserves sont apanage des propriétaires, les autres ne survivent qu'en acceptant un surcroît de travail ou de privations. Quant à la faculté d'inventer une riposte ou un remède, même dans une population jeune, elle n'est le fait que d'une minorité qui se risque à sortir des chemins battus.

"Travail acharné", "privations", "risque"... quelles situations vécues se cachent derrière ces mots, qui nous sont devenus moins familiers que "loisirs", "abondance", "sécurité"? Les historiens sont de plus en plus en peine de les faire comprendre depuis les "trente glorieuses" (les années de prospérité 1945-1974) qui ont accumulé un tel bien-être matériel que le monde où ont vécu nos grands parents est devenu irréel à force d'étrangeté.

## VII. QUE RETENIR DES LEÇONS DE L'HISTOIRE ?

En guise de conclusion, reprenons ceux des traits dégagés ci-dessus qui rendent intelligible ce "monde que nous avons perdu", selon l'expression de Peter Laslett. A maintes reprises, nous en avons souligné les contrastes:

- à l'intérieur d'un territoire fragmenté en aires d'attraction autour de villes hiérarchisées en réseaux;
- dans un espace social, où chaque dimension crée des niveaux ou des barrières;
- au cours d'une évolution à long terme, où la succession des crises et des prospérités élimine les uns et entraîne les autres dans la course.



Il n'entre pas dans nos intentions d'entonner un nouvel éloge de la différence. Le fait est que la démographie est une science jeune. Elle a d'abord été mobilisée contre la menace la plus redoutable: la Mort. D'où les supputations de Graunt (1620-1674) sur les causes des décès, l'immense effort des actuaires pour cerner l'aléatoire. Depuis un demi-siècle, la baisse de la natalité en Europe, l'explosion démographique dans le Tiers Monde fascinent les savants. Dans ces deux domaines — mortalité, fécondité — l'ampleur des fluctuations se réduit. On a affaire à des quasi-invariants. Une politique de population est désormais vouée à la fatalité des rendements décroissants. En revanche on n'a pas été assez attentif aux migrations ou, du moins, on les a trop réduites à leur dimension géographique. On ne se déplace pas seulement d'un village à une capitale mais d'un travail à un autre. Le célibataire tourne le dos au *Heiratkreis* familial que forme son canton, pour s'aventurer sur un vaste marché matrimonial. Plus en profondeur, se déraciner, c'est quitter un genre de vie pour en adopter un nouveau. La mobilité aussi comporte de multiples dimensions: parmi ses itinéraires enchevêtrés, comment savoir ceux qui entretiennent la turbulence et ceux qui aboutissent à l'assimilation ?

Par ailleurs, depuis Quetelet et sa prédilection pour l'homme moyen, les statisticiens font un grand usage d'indices, de taux et de droites de tendance. Autant d'outils qui s'imposent par leur valeur synthétique et leurs vertus pédagogiques. Rien n'empêche de les compléter par les mesures de la dispersion et l'analyse spectrale.

Enfin, on a prononcé le mot "risque". Les historiens auront encore fort à faire avant de calculer le risque assumé par un industriel qui adopte une machine nouvelle, a fortiori, par un père de famille qui multiplie sa progéniture. En attendant, admettons qu'une population qui présente toute une gamme de situations (par exemple: ménages, jeunes et vieux, avec ou sans enfants, avec ou sans étrangers, indigènes et immigrés), une société qui offre un large éventail de rôles et de statuts, incitent davantage à quitter sa condition originelle qu'une masse dont l'uniformité est la règle.

En contrepois à ces facteurs de mobilité et de variété, il faut faire place aux valeurs qui assurent la cohésion de l'ensemble. Il reste beaucoup à dire sur les liens qui unissent entre eux, tant les paysans de la communauté villageoise, que les membres d'une famille, ces deux groupes maintenus depuis vingt ans sous le microscope des historiens-démographes. Dans ce type de recherche, rappelons comment M. Aries intègre mentalités, techniques, savoir scientifique, tandis que M. R. Smith mène de front démographie, anthropologie, économie, psychologie sociale. Le moment est venu de reprendre à notre compte un constat de M. Roger Schofield (cité d'ailleurs par R. Smith dans un récent article). A propos de l'aptitude des Anglais à contrôler leur comportement démographique, il écrit: "In this system, the family, demographic, economic and political systems were linked in a culturally determined moral economy." En d'autres termes, les sociétés anciennes ne se comprennent pas en pièces détachées: l'impératif économique de la survie, le cycle du groupe familial, les comportements qui en assurent la reproduction, la hiérarchie des pouvoirs, le conditionnement par l'éducation, le bagage scolaire, les valeurs religieuses, ou les croyances... tout cela tient ensemble et est vécu comme tel, jour après jour.

Les "dialogues pour l'avenir" abordent ces thèmes. Puissent-ils être maintenus dans la perspective panoramique où les ont engagés MM. Ph. Ariès et R. Smith.

## ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

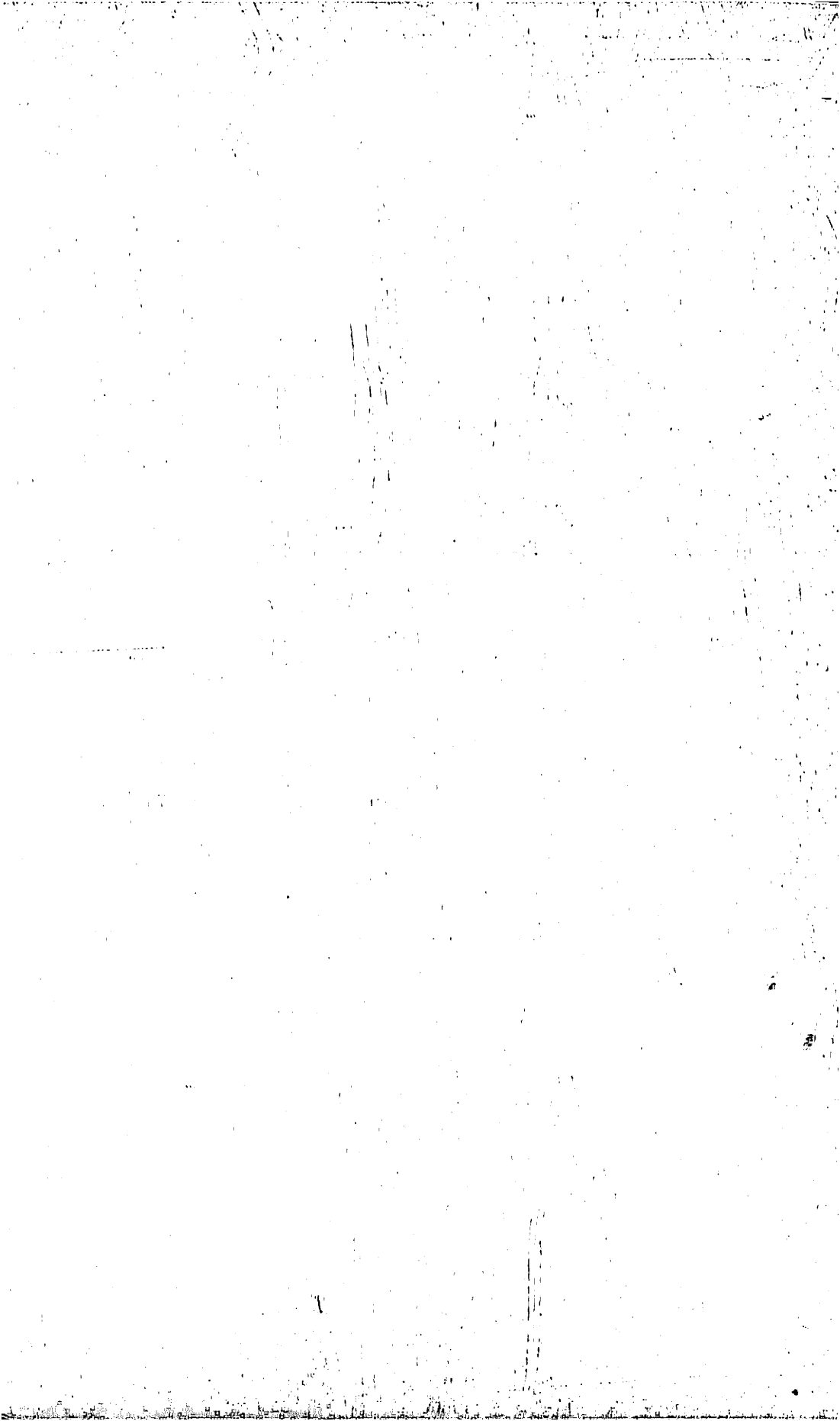
Le présent essai s'inscrit en marge des rapports de MM. Ph. ARIES et R.M. SMITH et, à l'origine, il n'avait d'autre but que de jeter des passerelles entre ces deux historiens et les contributions des deux démographes que sont MM. R. LESTHAEGHE et M. LIVI-BACCI. On se référera donc aux œuvres de ces quatre auteurs sans oublier, pour la Belgique, R. LESTHAEGHE, *The decline of Belgian fertility, 1870-1970*, Princeton University Press, 1977; ni, eu égard au caractère exemplaire de l'expérience anglaise: Richard M. SMITH, *Fertility, economy and household formation in England over three centuries in Population and Development Review*, 7, p. 595-622.

Outre l'exposé classique de Ansley-J. COALE, *The demographic transition*, in I.U.S.S.P., *International Population Conference*, vol. 1, p. 53-72, Liège, 1973, on consultera J. BOURGEOIS-PICHAT, *La transition démographique en Europe*, in Conseil de l'Europe, *Conférence démographique européenne*, 26p., Strasbourg, 1982. - E.A. WRIGLEY, *The growth of population in eighteenth-century England: a conundrum resolved*, in *Past and Present*, nr 98, p. 121-150, Oxford, 1983. — O.W.A. BOONSTRA and A.M. VAN DER WOUDE, *Demographic transition in the Netherlands. A statistical analysis of the regional differences in the level and development of the birth rate of fertility, 1850-1890*, in A.A.G. *Bijdragen*, vol. 24, p. 1-49, Wageningen, 1984.

L'approche macroscopique de P. BAIROCH, *Population urbaine et taille des villes en Europe de 1600 à 1970, présentation de séries statistiques*, dans Centre d'histoire économique et sociale lyonnaise, *Démographie urbaine*, n° 8, p. 1-42, Lyon, 1977, peut à présent être complétée par une prise en considération de l'environnement et des différences sociales: Alfred PERRENOUD, *Variables sociales en démographie urbaine [...]*, *ibidem*, p. 143-172; IDEM, *La population de Genève, XVIe-XIXe siècles*, XVI-612 p., Genève, 1979; Jean-Pierre POUSSOU, *Bordeaux et le Sud-Ouest au XVIIIe siècle. Croissance économique et attraction urbaine*, 652 p., Paris, 1983; Jean-Pierre BARDET, *Rouen aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les mutations d'un espace social*, 2 vol. 422 + 198 p., Paris, 1983; M.A. DIEDERIKS, W.A. FABER and S. HART, *Urbanization, industrialization and pollution in the Netherlands, 1500-1800, 6th. international congress on economic history*, 21 p., Wageningen, s.d. La production scientifique antérieure à 1983 est répertoriée en détail sous les rubriques, 28, 31, 51 sv., 81 sv. de la *Bibliographie internationale de la démographie historique*, que publient la Société de Démographie historique (Paris) et l'U.I.E.S.P. (Liège).

Pour la Belgique, on aura recours à M.P. GUTMANN and R. LEBOUTTE, *Rethinking protoindustrialization and the family*, in *Journal of Interdisciplinary History*, vol. XIV, p. 587-607, Cambridge, M.I.T., 1983; Chr. VANDENBROEKE, *Sociale geschiedenis van het Vlaamse Volk*, 302 p., Nijmegen, 1981; IDEM, *De leefbaarheid van het platteland in Vlaanderen, 15e-19e eeuw in Bijdragen tot de geschiedenis*, 64e Jaargang, p. 131-166, 1981. — R. LESTHAEGHE, *Een demografisch model voor de Oostvlaamse Landelijke Populatie in de 18e eeuw*, in *Belgisch Tijdschrift voor Nieuwste geschiedenis*, dl V, p. 61-100, Gent, 1974. — R. LEBOUTTE, *Une société en transition: la population de Visé [...]*, in *Bull. de l'Inst. archéol. liégeois*, t. 89, p. 87-133, 1977; IDEM, *Structures démographiques et socio-économiques de la population de Herstal en 1812, ibidem*, t.90, p. 115-155, 1978.

Nous avons bénéficié d'informations encore inédites qui nous ont été communiquées par MM. George ALTER, Franklin MENDELS, Jean-Paul BOUGARD, Claude DESAMA, René LEBOUTTE, Michel ORIS, auxquels nous exprimons ici notre cordiale gratitude.



To face the declining birthrate and the aging of the population, to put our social and economic structures in step, to adopt our institutions to the transitions of our day, to prevent a rupture between our values and ethics and our methods of production and reproduction, these are a few of the challenges that can only be met through a truly democratic dialogue.

Faire face à la dénatalité et au vieillissement démographique, harmoniser nos structures sociales et économiques, adapter nos institutions aux évolutions de notre temps, éviter une rupture entre nos valeurs ou notre éthique et nos modes de production et de reproduction sociale, sont quelques-uns des défis auxquels nous ne répondrons véritablement sans un dialogue démocratique.

Zonder een democratische dialoog bestaat er geen echte repliek op de uitdagingen waarmee we worden geconfronteerd: een oplossing vinden voor het dalend geboortecijfer en de vergrijzing van de bevolking, de maatschappelijke en economische structuren harmoniseren, onze instellingen aanpassen aan de ontwikkelingen van onze tijd, vermijden dat er een breuk zou ontstaan tussen ons waardenstelsel of onze etiek en onze wijze van produceren en reproduceren.

- Ronny LESTHAEGHE
- Robert CLIQUET
- Wilfried DUMON
- Michel LORIAUX
- Serge FELD

Massimo LVI-BACCI  
Patrick FESTY

Christine WATTELAR  
Louis ROUSSEL  
Wilfried DUMON  
Yoram BEN-PORATH  
Norman B. RYDER

Daniel COURAGEAU  
Michel POULAIN  
Nathan KEYFITZ  
Jos BERGHMAN  
Mark ELCHARDUS

Ronny LESTHAEGHE  
Robert VUETINCK  
Philippe ARIES  
Richard M. SMITH  
Etienne HEUN